

Brezhnev, Leonid, *How it Was, The War and Post-War Reconstruction in the Soviet Union*. New York, Pergamon Press, 1978, 128 p.

Thierry Hentsch

Volume 11, Number 4, 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/701138ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/701138ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hentsch, T. (1980). Review of [Brezhnev, Leonid, *How it Was, The War and Post-War Reconstruction in the Soviet Union*. New York, Pergamon Press, 1978, 128 p.] *Études internationales*, 11(4), 784–785. <https://doi.org/10.7202/701138ar>

développement. À titre d'exemple, la question à savoir « pour quelles raisons le très ancien objectif de l'unité économique ou de marché commun n'a pas été atteint » reste sans réponse.

Le plan de l'étude étant cohérent, clair et bien articulé, l'ouvrage demeure néanmoins une bonne et véritable source de référence pour les intéressés aux problèmes de développement économique de la région.

Thuan Van TRUONG

*Département d'économie appliquée
Université Laval*

UNION SOVIÉTIQUE

BREZHNEV, Leonid, *How it Was, The War and Post-War Reconstruction in the Soviet Union*. New York, Pergamon Press, 1978, 128 p.

Traduction américaine des mémoires de guerre et d'immédiat après-guerre de Léonid Brejnev.

D'abord, la guerre. La guerre à « Malaya Zemlya » notamment, tête de pont soviétique sur le front sud au bord de la Mer Noire, qui fut l'objet d'âpres et longs combats, remportés après des mois de persévérance inouïe par la 18^e armée soviétique, dont Brejnev dirigeait alors le département politique. Récits de batailles, glorification de l'héroïsme des soldats et autres morceaux de bravoure comme on en trouve dans les innombrables narrations guerrières qui jalonnent l'histoire. Au-delà du coup de chapeau obligatoire à l'« horreur de la guerre », au « jamais plus », c'est encore l'éloge des vertus militaires - mâles par excellence - qui sue de cette littérature décidément stéréotypée. Mais Brejnev ne se contente pas d'illustrer l'esprit d'abnégation du soldat russe : encore nous apprend-t-il que cet esprit atteint son sommet lorsqu'il est communiste. Et de souligner constamment l'importance cruciale, décisive, du travail accompli par les membres du département politique qu'il dirige. Façon d'affirmer que, sans ces efforts de mobilisation politique au sein des unités de

combat, la 18^e armée n'aurait pas pu remplir si magnifiquement sa mission. Possible. Mais tout cela sent un peu trop le réchauffé. Pourquoi ces mémoires maintenant ? Je ne peux m'empêcher d'y voir un appel à la rescousse d'un glorieux passé pour tenter de colorer ou de secouer la médiocrité du présent. En tout état de cause, l'apport de *How It Was* à l'historiographie de la guerre, en tant que source d'information sur le déroulement du conflit, est mince : nous n'avons droit qu'à des bribes, si bien qu'il est difficile de se faire une idée précise des opérations et de leur théâtre. Bref, « servitudes et grandeurs militaires » à la mode soviétique.

Ensuite, la reconstruction. Les souvenirs et les réflexions qui portent sur la période d'immédiat après-guerre présentent davantage d'intérêt, même si le travail de premier secrétaire régional n'est pas sans rappeler celui qu'accomplissait l'auteur à la tête du département politique de la 18^e armée. En effet, à lire Brejnev, le rôle des dirigeants régionaux du parti apparaît essentiellement d'ordre politique et idéologique. Tout comme à l'armée, ce sont les militaires et non les politiques, qui organisent le combat de même, dans la reconstitution, il incombe aux ingénieurs, aux directeurs de chantiers, aux contre-maîtres de trouver des solutions techniques et administratives aux problèmes qui se posent. Le secrétaire régional et le comité, quant à eux, sont les rouages à travers lesquels s'exerce toute la pression politique nécessaire à l'accélération des travaux. Courroie de transmission de la volonté du comité central et du bureau politique à Moscou, le secrétaire régional porte aussi devant ces instances toute la responsabilité de la réalisation des objectifs que le plan fixe pour sa région. Et il est à cet égard significatif que le travail primordial du secrétaire, comme le souligne abondamment Brejnev, consiste à faire de l'agitation (sic) et de la propagande pour motiver les travailleurs à tous les niveaux du chantier ou de l'usine. Comme si, en régime soviétique, la pression idéologique et politique directe devait en quelque sorte jouer le rôle exercé par le profit en système capitaliste.

Dans ses fonctions d'incitateur, Brejnev donne de lui-même l'image d'un homme tout

à la fois ferme, exigeant, persévérant et ouvert aux idées et aux méthodes d'autrui. La critique constructive, à l'opposé de la critique punitive, constitue à ses yeux l'arme principale du responsable politique. Au-delà de cette image raisonnable transparait de nouveau le désir de mettre en relief le caractère héroïque de cette période de reconstruction. Et il ne fait aucun doute que les Soviétiques, en l'absence surtout de l'aide américaine, ont dû relever des défis considérables. Mais si Brejnev sent aujourd'hui le besoin d'exalter ce combat titanique contre les ravages de la guerre, ne serait-ce pas pour tenter de raviver auprès de ses compatriotes une foi, un dynamisme qui manqueraient à la société soviétique des années soixante-dix ?

Il y aurait donc dans ce livre un aveu implicite : « le socialisme existant réellement » ne peut surmonter les obstacles qu'il rencontre qu'au prix d'un intense travail de mobilisation politique. Ce travail trouve son terrain le plus propice en période de grandes épreuves historiques, où la ferveur socialiste coïncide avec la ferveur nationale. Avec le temps, cette ferveur s'use. J'espère que Brejnev n'est pas en train de nous dire – plus ou moins consciemment – que le temps est venu pour le peuple soviétique d'aborder de nouvelles grandes épreuves.

Thierry HENTSCH

*Département de science politique,
Université du Québec à Montréal*

KALVODA, Josef, *Czechoslovakia's role in soviet strategy*. Washington, (D.C), University Press of America, 1978, 382 p.

Le chancelier de fer, Otto von Bismarck avait laissé échapper la réflexion suivante : « Celui qui tient la Bohême, tient l'Europe ». Sans exagérer la portée de ce concept stratégique, il reste néanmoins vrai que, depuis sa fondation, l'État tchécoslovaque représentait par sa situation géographique, et représente toujours, un intérêt stratégique certain entre l'Est et l'Ouest. Si les idéologues soviétiques se penchaient en 1968 sur le socialisme à visage humain de Dubcek, l'état major sovié-

que et le maréchal I.S. Koniev préféraient, quant à eux, respecter l'adage du vainqueur de la guerre « fratricide » austro-prussienne de 1866. L'aspect stratégique de l'intervention soviétique de 1968 en Tchécoslovaquie semble confirmer l'hypothèse selon laquelle la raison majeure de celle-ci n'était pas liée à une querelle byzantine sur les « textes sacrés », mais bien aux intérêts stratégiques de l'Union soviétique sur le continent européen. Les généraux soviétiques n'avaient aucun doute sur l'évolution probable du printemps de Prague. Comme l'Hongrie de 1956, la Tchécoslovaquie de 1968 n'était pas en mesure de donner de garanties tangibles sur le maintien du pays au sein du Pacte de Varsovie. La neutralité de l'Autriche pouvait de plus constituer un exemple attrayant.

Comme l'indique le titre de son ouvrage, Kaldova se propose d'examiner la place que tient la Tchécoslovaquie dans la stratégie soviétique. Cependant, presque la moitié du livre est consacrée, non sans intérêt d'ailleurs, à une sorte d'introduction à la politique intérieure de la Tchécoslovaquie depuis sa fondation en 1918. Certes, un tel exercice intellectuel est toujours utile pour mieux situer l'objet de l'essai dans son contexte historique. Toutefois, certains chapitres consacrés à des sujets tels que la République soviétique slovaque (chap. 2), ou la genèse et le développement du Parti Communiste de Tchécoslovaquie (chap. 4), ne présentent pas d'éléments inédits à l'exception de quelques détails. Cependant, la valeur documentaire de ces chapitres est indiscutable, et les références fréquentes de l'auteur ne laissent aucun doute sur le bien-fondé de sa démarche.

En ce qui concerne la place tenue par la Tchécoslovaquie dans la stratégie soviétique (chap. 12) ; il convient de souligner les aspects suivants. Suite à la dissolution de l'Autriche-Hongrie, la Tchécoslovaquie héritera d'une partie considérable de l'industrie d'un empire de quelques 52 millions d'habitants. Les recherches sur les problèmes socio-économiques de l'Autriche-Hongrie, entreprises à l'Est comme à l'Ouest, démontrent qu'il existait une certaine division du travail au sein de l'empire dualiste. Après la guerre, l'URSS a pu utiliser le potentiel tchécoslovaque dans le